

no 25

L. L. Desaulniers 2B

Le Séminaire
3, rue de l'Université
Québec A.

CREATION



LECTURE

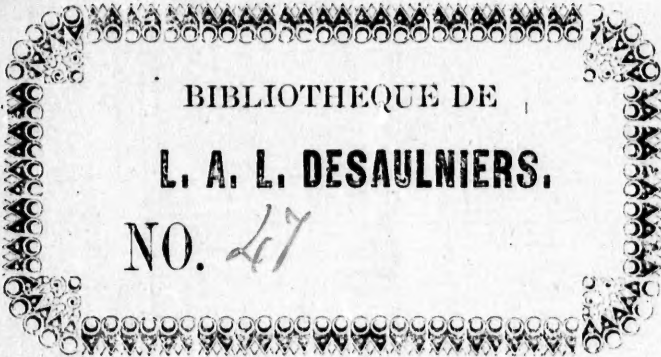
PAR

A. L. DESAULNIERS.

TROIS-RIVIÈRES,
1866.

Imprimé de "l'Ere Nouvelle."
W. H. ROWEN





BIBLIOTHEQUE DE

L. A. L. DESAULNIERS.

NO. 47

188 huit. mat. no 2.

LA CREATION.

MESDAMES et MESSIEURS,

L'homme sur la terre ayant une mission toute spéciale à remplir, avant d'entrer dans l'immensité de son éternité, doit considérer attentivement ce qu'il est. Rien n'est plus propre à le lui faire comprendre que les réflexions qu'il peut faire sur l'origine de toutes choses, la création du monde, ce phénomène que l'esprit humain admire, sans ne jamais pouvoir se l'expliquer.

Si nous examinons un instant le monde et tous ce qu'il renferme, nous sommes naturellement portés à nous demander à nous mêmes, quel est l'auteur de cet Univers si bien formé et de l'ordre qui y préside.

L'erreur a voulu nous l'apprendre. Un grand nombre d'hommes se décorant du titre fastueux de philosophes, ont prétendu que le monde est éternel ; qu'aucun pouvoir ne le gouverne et, en un mot, qu'il n'y a aucune Providence.

Epicure, aussi faux dans ses principes que ridicule dans leurs conséquences, explique l'origine du monde en disant

que de toute éternité les âmes étaient agitées dans un vide immense, que leur mouvements irréguliers et leurs formes diverses les firent accrocher les uns aux autres, et qu'ils formèrent ainsi les corps dont le monde est composé.

Plusieurs autres philosophes ont cherché, dans le vague de leur imagination, la cause de cet admirable univers, mais n'est en portant nos regards sur les écrits de Moïse que nous reconnaissons la faiblesse de l'esprit humain abandonné à lui-même.

Comment ne pas apercevoir dans ce patriarche de la révélation, les signes éclatants de sa mission divine ?

Il domine audessus des générations comme une colonne impérissable de la vérité. Touchée de la beauté et de la fidélité de ses écrits, la foi religieuse triomphe et frappée de leur lumière, l'incrédulité chancelle.

Si nous élevons nos regards vers le ciel, nous apercevons une infinité d'étoiles brillantes qui président à la nuit comme au jour et nous sommes forcés d'admirer leurs mouvements et leurs révolutions ; si nous les abaissons vers la terre, cette foule d'animaux, ces plantes, ces métaux, tous nous étonnent et nous jettent dans l'admiration. Si nous considérons l'homme lui-même, ce chef d'œuvre de la puissance divine, ce corps si bien fait, ces organes, ces viscères, ce

sang qui coule dans ses veines, cette force d'âme qui médite sur le passé et qui quelques fois prévoit même l'avenir ; si depuis les anges que Dieu forma dans le ciel, nous descendons jusqu'au dernier des moucherons, jusqu'au plus petits des atômes, nous ne voyons partout que grandeur, merveilles et harmonie. C'est alors que nous sommes obligés de nous écrier avec St.-Augustin :

Creavit Deus angelos in cælis, in terrâ vermiculos, nec major in illis, nec minor in istis. Dieu créa les anges dans le ciel, les vermisseaux sur la terre, et sa grandeur ne se manifeste pas moins dans les uns que dans les autres.

Dans les cinq livres qui forment le Pentateuque, Moïse nous a transmis les détails de la création ; mais comme il n'assigne au monde qu'environ cinq mille ans d'antiquité avant la naissance de Jésus-Christ, plusieurs ont rejeté ses écrits comme faux et ont prétendu que le monde existe depuis des myriades d'années.

Les principales objections qui sont dirigées contre les écrits de ce saint patriarche, sont que les premiers qui ont étudié la géologie ont constaté que la couche primaire du globe terrestre ne contient que du granit, sans aucun mélange de pierre calcaire ; que la couche secondaire s'est formée par le mélange

et le limon des restes de certains animaux, de poissons et de coquilles et qu'enfin l'autre couche s'est ensuite formée. On prétend qu'il a fallu des millions d'années pour cette composition et cette décomposition de matières et l'on croit avec cela renverser un monument aussi solide que la Pentateuque.

On oppose encore aux écrits de Moïse, la haute antiquité des Egyptiens et les nombreuses dynasties de rois qui ont gouverné ce peuple.

Les premiers astronomes Egyptiens donnent aussi au monde une antiquité prodigieuse et deux zodiaques, qui ont été trouvés au milieu des ruines de Denderah, dans un temple qui paraissait être un modèle d'architecture Egyptienne, furent un vrai triomphe pour les incrédules, car on prétendait y lire que le monde existait depuis plus de quinze mille ans. Mais au milieu de cette joie presque universelle de l'impiété, où l'on ne daignait plus répondre aux meilleurs arguments que par de fades railleries, Champollion le Jeune, dont le nom seul fait l'éloge, vint ouvrir les yeux à cette multitude aveugle et démontra que ces zodiaques étaient du temps des Empereurs Romains. A la première objection nous pouvons répondre qu'elle n'est point du tout contre le récit de Moïse, qui fait clairement entendre qu'il ne parle pas de l'homme, en n'assi-

quan
tiqui
Deus
come
re, i
bien
Nou
vain
fouil
cher
n'on
premi
premi
Et
si di
lade
le re
de r
uns
de c
ont
et n
I
qu'
cré
me
me
qu
ai
li
de
v
n
à

gnant au monde que cinq mille ans d'antiquité, car par ces mots : *In principio Deus creavit calum et terram*, dans le commencement Dieu fit le ciel et la terre, il nous transporte en imagination bien avant la création de l'homme. Nous pouvons donc dire avec un écrivain célèbre, que les incrédules, en fouillant les entrailles de la terre pour chercher des armes contre la révélation, n'ont trouvé que ce qui est écrit à la première page du premier volume du premier des livres.

En vain Manéthon, écrivant pour ainsi dire sous la dictée de Ptolémée Philadelphie, suppose-t-il, pour discréditer le récit de Moïse, une longue dynastie de rois Egyptiens qui se succédaient les uns aux autres, car l'étude de l'histoire de ce peuple démontre clairement qu'ils ont presque tous existé en même temps et non successivement.

Les zodiaques dont j'ai parlé ne furent qu'un triomphe momentané pour les incrédules qui prétendaient donner un démenti au récit de Moïse. Dieu infiniment provident, ne pouvait permettre que les écrits de son serviteur fussent ainsi méconnus et calomniés. Champollion le Jeune pénètre en Egypte et, après des travaux incroyables, il peut lire ces vieilles hiéroglyphes, et annoncer et démontrer à la France entière, attentive à son retour, que leur antiquité tant

prônée, ne remontait qu'au règne de Ti-
ber ou de Néron.

On prétendait encore que Moïse s'est
contredit en disant que la terre était
couvertes de ténèbres et qu'au premier
jour Dieu fit la lumière, tandis qu'il ne
parle du soleil qu'au quatrième jour ;
mais on ne fit pas attention que la
saine physique considère la lumière
comme un corps existant entièrement
séparé du soleil. Cette lumière, dit-il,
était répandue autour de toute la terre
encore toute couverte d'eaux qui com-
mencèrent à se dessécher.

D'ailleurs les jours dont parle Moïse
peuvent être bien différents et beaucoup
plus longs que nos jours, qui consistent
dans le tour que fait la terre sur elle
même dans un espace de temps marqué,
et le mot employé dans le récit de Moï-
se ne signifie rien autre chose en Hé-
breux, qu'un certain espace de temps,
de sorte que les six jours de la création
peuvent désigner plusieurs années. C'est
ainsi qu'on peut répondre aux partisans
de l'incrédulité qui prétendent convain-
cre Moïse d'ignorance à force de se
tromper eux-mêmes.

Au second jour, Dieu fit le firmament,
c'est-à-dire cet immense étendue d'air
qui enveloppe la terre et dans laquelle
nous voyons le soleil, la lune, les planè-
tes et les étoiles.

Rien n'est plus beau que le firmament pendant une belle nuit claire. Notre œil se fatigue, sans cesser de contempler et d'admirer cette innombrable multitude de globes célestes, dont l'éclat est plus éblouissant que celui des plus beaux diamants.

Cette terre que nous habitons, ce globe qui nous paraît si considérable, dont la moindre partie, un petit royaume et même un petit domaine, sont souvent achetés au prix de tant de sacrifices, n'est cependant que la quatorzième millième partie du soleil, dont elle est éloignée d'environ trente quatre millions de lieues, de sorte qu'un boulet lancé avec la vitesse de trois lieues par minute, mettrait vingt cinq ans à franchir cet espace. Cependant cette grande distance n'est encore pour ainsi dire qu'un point, comparée au vide immense qui reste encore au delà de ce corps lumineux.

Notre imagination suppose et suppose encore et finit par se perdre dans un vide infini qui s'étend bien au delà des étoiles fixes les plus éloignées.

Qu'est-ce donc que l'homme comparé à ces globes ? Il n'est pas même un point, à peine est-il un atôme. Qu'il est petit cet être qui se croit si grand, quelques fois parce qu'il a quelques pouces de plus en longueur que son semblable, ou parce qu'il possède quelques

qualités que le créateur ne lui a accordées que pour lui en faire rendre un jour un compte exact et rigoureux.

Cependant le créateur, du haut de son trône, le considère et l'aime, et il ne tombe pas un cheveu de sa tête sans sa permission.

Dieu en formant le firmament sépara les eaux supérieures des eaux inférieures. Les eaux supérieures forment ce qu'on appelle l'atmosphère de notre globe, l'air répandu autour de la terre, qui forme une masse d'environ une lieue et demie, qui est composé de gaz oxygène, azote et d'une petite partie d'acide carbonique, et qui est le principe de la vie animale et même de la vie végétale.

Dieu, toujours admirable dans ses œuvres, a voulu que l'air, fluide très-pesant, au lieu d'être incommode à l'homme, par son poids, lui fut agréable, utile et même nécessaire.

Bien au-delà de notre atmosphère, nous apercevons ces globes innombrables lancés dans l'espace, ce nombre d'étoiles dont l'œil le plus perçant ne voit pas la millième partie. Plusieurs astronomes prétendent que la voie Lactée n'est qu'une multitude d'étoiles placées à une distance si éloignée, qu'elles ne paraissent être qu'un léger nuage blanc.

L'air, en demeurant toujours le même, serait devenu malsain et nous aurait incommodé, mais par un mouve-

ment d'un pôle à l'autre, son choc et son électricité font naître quelques fois la pluie ou la neige qui le purifient et le rendent plus salubre.

Le serein, la rosée, le vent, la température, tout donc a son utilité et concourt d'une manière particulière au bien, à la santé et à la conservation de l'homme.

Quoique la pesanteur d'un pied cube d'air soit de soixante-et-dix livres, et qu'un homme de taille ordinaire supporte continuellement un poids de 33,600 livres, cette énorme pesanteur ne se fait pourtant pas sentir, parce que la pesanteur de l'air atmosphérique presse en tous sens, à la manière des liquides, et que ce poids est d'ailleurs contrebalancé par la densité des fluides et des liquides qui entrent dans l'organisation de l'homme.

Le troisième jour, Dieu sépara la terre d'avec les eaux ; il commanda au lit de la mer de se former, et la terre s'abaissa à l'endroit où les eaux devaient se rassembler et de chaque côté parut la terre ferme. L'écriture dit qu'elle était alors aride et ne présentait qu'une surface dépouillée de verdure et de toute sorte d'ornements et Dieu pour la rendre agréable et même utile à l'homme, la couvrit de verdure, fit croître des arbres, les multiplia, leur fit porter des

fruits et des semences pour l'agrément et l'utilité du genre humain.

Cependant cette immense étendue d'eau qui se trouve dans les mers, les fleuves et les rivières et qui couvre les deux tiers du globe, si elle était demeurée stagnante se serait sans doute corrompue et pour obvier à cet inconvénient, un sel abondant répandu dans les mers en rend les eaux beaucoup plus limpides et s'oppose à leur corruption.

La limpidité des eaux est telle que quelques fois l'on peut apercevoir de petits objets à plusieurs brasses de profondeur.

La mer est remplie d'une immense quantité de poissons de toute espèce, qui servent à la nourriture de l'homme et à d'autres fins; tous les ans on tire de son sein des milliers et des milliers de poissons et tous les ans des centaines de vaisseaux vont sur les côtes de Terre-Neuve et ailleurs s'encombrer de ces habitants des eaux, pour les distribuer à tous les peuples, sans cependant ne jamais en diminuer le nombre. Un autre phénomène non moins admirable, est le flux et le reflux de la mer, qui s'effectue continuellement, dans un temps marqué; toutes les six heures, l'eau s'élève et s'abaisse et laisse quelques fois à sec des espaces de deux ou trois lieues qu'elle

recouvre ensuite, pour les abandonner de nouveau.

Dans quelques baies, telle que celle de Fondy, elle s'élève jusqu'à la hauteur de soixante pieds, de sorte que de gros vaisseaux qui y voguent en pleine liberté, se trouvent littéralement à sec, après quelques heures ; mais dans d'autres mers comme la Méditerranée, ces changements sont beaucoup moins considérables. Le flux et le reflux produisent des courants contraires qui sont d'un grand avantage pour la navigation quand on veut remonter les fleuves, et produisant aussi quelques effets sur les eaux pour les conserver exemptes de corruption.

La grandeur, la sagesse et la providence de Dieu ne se manifestent pas moins dans les arbres, les plantes et les herbes que dans les autres choses et avant de créer l'homme il voulut couvrir de verdure la terre qui était encore aride et déserte. La production est vraiment admirable, une petite graine renferme dans son sein le germe d'une grande plante et quelques fois d'un gros arbre.

Cette graine souvent seule, abandonnée, foulée aux pieds, semble annoncer tous les symptômes d'une mort prochaine ; mais la Providence veille sur elle, une goutte d'eau vient la rafraîchir, elle prend de la vigueur, un germe se forme,

croît et s'allonge et la tige d'une plante paraît ; elle grandit, nourrie par les sucs qu'elle tire de ses racines, et des nœuds se forment de distance en distance pour lui donner plus de force et la soutenir. Bientôt apparaissent des feuilles dont la beauté et la régularité étonnent notre imagination. La partie supérieure de ces feuilles est très-unie afin de mieux absorber les rayons du soleil qui tombent sur sa surface, au contraire la partie qui regarde la terre est couverte d'une espèce de cheveux qui sont troués et attirent la fraîcheur et les gazs qui doivent vivifier cette plante.

Telle est la rose qui après quelque temps forme un bouton renfermant dans son sein l'embryon qui doit produire de nouvelles fleurs. Ce bouton grossit, la première écorce se fend, les feuilles s'ouvrent peu à peu, communiquent un souffle d'air à l'embryon et lors que l'heure est arrivée, la rose s'épanouit.

Plus tard la fleur commence à s'incliner vers la terre comme pour dire un dernier adieu et annoncer qu'elle est au bout de sa carrière, puis elle meurt, la graine tombe et l'année suivante elle commence encore à produire de nouvelles plantes. Jamais les plus riches parures des monarques de la terre n'ont égalé l'éclat du velour délicat de la *pen-sée*. On s'étonne en examinant la structure de la fleur du chardon, cette plante

qui paraît si horrible et si nuisible, se charge d'un duvet très-léger qui est transporté par le vent sur toutes les parties de la terre. Mais enfin, laissons là toutes ces merveilles dont les détails sont infinis.

Le quatrième jour, Dieu voulut que le globe terrestre sortit des ténèbres où il était enseveli ; il commanda au soleil de paraître et cette masse rayonnante se fixa dans l'espace et commença à communiquer sa lumière et sa chaleur à la terre qui tourne autour du soleil et lui présente alternativement ses côtés opposés et amène ainsi le jour et la nuit dans l'espace de temps qu'il lui faut pour faire un tour sur elle même, ayant en même temps un autre mouvement dont la révolution ne s'opère que dans le cours d'une année.

Le volume du soleil est d'environ un million, trois cent mille fois celui de la terre.

Lorsqu'on examine le soleil avec de puissants télescopes garnis de verres fortement colorés pour préserver la vue contre l'ardeur de ses rayons, on observe fréquemment à sa surface, dans une région qui ne s'étend guère qu'à trente degrés de part et d'autre de l'équateur solaire, des taches obscures entourées d'une sorte de bordure moins sombre appelée *pénombre*.

Ces taches du soleil ne sont pas permanentes. D'un jour à l'autre et même d'heure en heure elles semblent s'élargir ou se resserrer, changer de forme, puis disparaître tout-à-fait, ou reparaître dans d'autres parties de la surface où il n'y en avait pas auparavant.

Herschel paraît expliquer d'une manière assez satisfaisante les diverses apparences que présentent les taches du soleil. Il suppose que cet astre se compose d'un noyau solide obscur, entouré d'une atmosphère assez dense, d'une grande étendue, qu'enveloppe enfin la substance lumineuse et calorifique.

Les flammes les plus vives et les corps solides dans l'état d'ignition ne paraissent plus que comme des taches noires sur le disque du soleil, quand on les place entre ce disque et l'œil.

Il pourrait donc se faire que le noyau solide du soleil fût dans un état d'ignition très-intense, quoiqu'il nous paraisse obscur quand il est vu au milieu des taches.

On est réduit à des conjectures pour expliquer la puissance calorifique et lumineuse des rayons solaires. Cependant on est généralement porté à l'attribuer à des causes susceptibles de les reproduire indéfiniment, telles que le frottement ou l'excitation produite par une décharge électrique, plutôt que par une véritable combustion de matière.

La terre fait aussi partie d'un système de corps dont le soleil occupe à peu près le centre.

Ces corps qui présentent de nombreuses analogies avec la terre, sont, à partir du soleil, Mercure, Venus, la Terre, Mars, Junon, Cérès, Pallas, Vestas, Jupiter, Saturne et Uranus.

Outre ces planètes, il y a des *satellites*, qui tournent au tour d'une planète principale. Ainsi la terre est accompagnée, dans son mouvement de translation, par la Lune, qui tourne au tour de la terre et sur elle-même.

Jupiter a quatre satellites ; Saturne en a sept, et de plus un anneau ; Uranus a six satellites.

Quant aux étoiles fixes elles sont séparées de nous par des distances qui effrayent l'imagination.

Quoique la lumière qu'elles nous envoient parcourre plus de trois cent mille kilomètres par seconde, cette lumière n'emploie pas moins de neuf à dix années à nous parvenir, en partant de celles dont nous sommes le plus rapprochés ; et on ne peut douter qu'il y en ait dont la lumière ne nous arrive qu'au bout de cent ans, de mille ans et peut-être davantage.

Quelques physiciens ont prétendu que le Soleil est habité et qu'il est composé d'une matière peu différente de la terre, qu'il est environné d'une atmosphère et

que les rayons calorifiques qui réchauffent notre globe, ne viennent pas immédiatement du soleil, mais de cette atmosphère.

La lune communique à notre globe une lumière qui dissipe en partie les ténèbres de la nuit, mais cette lumière ne vient pas immédiatement de la lune elle n'est que la réverbération des rayons du soleil.

Elle procure le grand avantage de rendre les nuits beaucoup plus agréables et présente aux habitants de la zone torride, la facilité de se livrer à leurs travaux pendant la nuit, quand la chaleur excessive du jour les a retenus loin de leurs occupations.

Sans la lune, les étoiles et les planètes, nos soirées et nos nuits les plus agréables et les plus magnifiques ne seraient plus qu'un obscur labyrinthe où nous ne marcherions qu'à tâtons.

Le cinquième jour, Dieu voulut que les mers, les fleuves et les rivières fussent peuplés de poissons et que les airs eussent aussi leurs habitants. On trouve dans certains lacs des poissons qui paraissent isolés et n'avoir jamais eu aucune communication avec les autres fleuves, comme sont les lacs situés sur le sommet des montagnes et comme on en voit quelques uns même à une petite distance de Trois-Rivières. On suppose

que le poisson a commencé à y exister du moment que ces lacs ont été formés, que lorsque les fontaines supérieures se furent réunies aux fontaines inférieures, pour me servir du langage de l'écriture, les parties les plus élevées de la terre s'abaissèrent, que ce qui était la terre sèche devint le lit de la mer en s'abaissant, et que là où était la terre, la mer apparut.

On prétend que les poissons se sont ainsi trouvés dispersés dans toutes les mers, les fleuves et les lacs, ou bien que la puissance de Dieu les a ainsi placés en les créant.

De tous ces poissons les uns sont ovipares et les autres vivipares ; les premiers ont soin de déposer leurs œufs sur le bord du rivage, le soleil les échauffe et donne ainsi la vie au germe qu'ils renferment. Ces œufs sont presque semblables à ceux des grenouilles, que l'on voit dans presque tous les marais du Canada et ailleurs.

D'autres poissons, comme la baleine, sont vivipares. La baleine montre généralement le même attachement pour ses petits que la mère la plus tendre pour ses enfants et elle se laissera quelques fois percer de coups plutôt que de les abandonner.

Elle les nourrit soigneusement de son lait, jusqu'à ce qu'ils soient capables de chercher eux-mêmes leur subsistance.

On ne peut s'empêcher d'admirer, en considérant comment Dieu a su répartir à chacun de ses animaux les facultés requises pour n'être pas détruit par son semblable : les uns ont la grosseur et la force en partage, les autres la petitesse et l'agilité.

L'immense baleine ne peut pas demeurer continuellement au fond de l'eau, elle vient de temps à autres à sa surface pour respirer l'air et dans ces moments elle fait toujours trois plongées consécutives et ensuite retourne dans la profondeur des eaux. C'est une énorme poisson, qui, à quelques fois, a cent pieds de long, peut lancer à une assez grande hauteur des chaloupes pesantes et tout ce qu'elles contiennent, par l'effort unique de sa queue qui a quelques fois jusqu'à quinze pieds de largeur. Cependant, malgré sa force étonnante, la baleine craint la présence de l'homme et quoiqu'elle puisse avaler des poissons d'une grosseur considérable, elle choisit presque toujours les plus petits pour sa nourriture. Chose admirable, les poissons qui pourraient souffrir du froid, lorsque l'eau est à une température un peu basse, en sont préservés par une espèce d'huile dont ils sont couverts et qui les exempte du contact de l'eau ; d'autres, comme la perche, la carpe, etc., etc., sont couverts d'une écaille disposée avec beaucoup de symétrie et bigarrée de cou-

leurs dont la beauté surpasse celle de l'opale et des diamants. Jamais ni l'art ni la peinture ne pourront imiter parfaitement les couleurs variées qui brillent sur ces poissons, qui, quoique très-petits, ont aussi leurs moyens de défense; la vitesse avec laquelle ils se meuvent leur fait éviter en un instant la présence de leur ennemi, ils peuvent aussi s'avancer près du rivage et leur sauter ainsi au visage. D'autres sont pourvus de nageoires qu'ils déploient au besoin et qui leur servent d'ailes pour s'élever dans l'air, où ils demeurent jusqu'à ce qu'elles soient séchées, et se transportent ainsi à plusieurs pieds de distance. Ce fut aussi dans ce jour que Dieu créa les oiseaux qui villosent les ailes, peuplent nos déserts et nos forêts et souvent servent à la nourriture de l'homme. Ce fut aussi en ce jour qu'il fit les reptiles et les insectes qui rampent sur la terre.

Le sixième jour, Dieu créa les animaux dont les uns sont d'une grandeur presque démesurée, tandis que les autres sont d'une petitesse presque infinie; mais le plus petit comme le plus grand est doué du sentiment de la vie. L'immensité de l'air, qu'on ne peut mesurer, est comme le premier anneau d'une chaîne qui diminue graduellement jusqu'au plus petits des insectes. L'homme et les animaux sont com-

me les anneaux de cette chaîne, les uns ont la force en partage, les autres la ruse et l'adresse. Quelques uns ne peuvent vivre que dans certains climats, d'autres sont comme le chien, ce fidèle compagnon de l'homme qui peut le suivre dans les glaces de la Laponie, jusqu'au pôle même et revenir ensuite habiter les sables brûlants de l'Afrique. Le chien aime l'homme il le sert et le délivre quelques fois des plus grands dangers.

La race bovine dont la femelle est si utile à l'homme, par le lait, le beurre et autres aliments qu'elle lui procure, sert encore à transporter de lourds fardeaux à de grandes distances et après sa mort sa peau et sa chair sont encore utiles à l'homme.

Quelques animaux que l'homme est parvenu à dompter, comme le cheval, le bœuf, le chien, etc., etc., paraissent être destinés à le servir d'une manière particulière, d'autres au contraire semblent ne devoir habiter que les forêts, tels que le lion, le tigre, l'ours etc., etc.

Tous les animaux sont doués d'un instinct naturel. L'araignée, par exemple, qui nous paraît si méprisable, a cependant assez d'instinct pour former des filets qui doivent lui procurer sa proie, elle les construit avec une régularité géométrique, elle se place dans la partie la plus retirée et l'attend, aussitôt

qu'elle se présente, elle se jette sur elle et la dévore en un instant.

Ensuite Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance, je ne parle pas d'une image naturelle et physique, car Dieu est un pur esprit, mais d'une image spirituelle. L'homme est capable de sentir, d'aimer, de haïr, de juger et souvent même de prévoir l'avenir ; cette intelligence qui paraît dans tous ses procédés, lui donne une ressemblance à Dieu même et l'élève indéfiniment au-dessus de la brute. L'homme a de plus le beau privilège de la liberté de ses pensées, de ses désirs, de ses paroles et de ses actions ; il est libre d'agir ou de ne pas agir, de faire le bien ou de faire le mal ; que les tyrants le menacent, que les bourreaux étalent à sa vue leurs instruments de mort, pour lui faire commettre le crime, l'homme sage, fort et courageux pourra rester inébranlable ; on lui déchirera les membres, on le chargera de chaînes, on le menacera d'arracher une langue obstinée à dire la vérité, mais on n'obtiendra jamais de lui un mensonge sans sa volonté.

Un célèbre poète païen, Horace, qui vivait quelques années avant la naissance de J.-C., comprenait si bien cette force morale de l'homme au milieu du danger, qu'il dit dans une de ses odes admirables :

Justum, ac tenacem propositi virum,

.....

*Si fractus illabatur Orbis,
Impavidum ferient ruinae.*

Quand même le monde entier s'é-
croûterait, l'homme plein de droiture et
de fermeté serait frappé de ses ruines,
mais non pas ému.

Après avoir créé l'homme Dieu le
plça dans un lieu de délices, appelé le
Paradis Terrestre, où régnait un prin-
temps continuel et où il jouissait en paix
des beautés et des dons que la nature
lui prodiguait d'elle-même. Les anges,
ces purs esprits que Dieu avait créés
dans le ciel pour exécuter ses volontés,
semblaient porter envie à son bonheur.

Il conduisit devant Adam tous les
animaux afin qu'il les connût et les
nommât ; chacun d'eux était alors fidèle
à la voix de l'homme qui était son maî-
tre sans être son bourreau. Il était le roi
de la nature et tout était soumis à sa voix.

Après avoir appelé les cieux, la terre
et les ondes, lorsqu'il eût élevé les mon-
tagnes et étendu les guérêts, lorsqu'il
eût ombragé les forêts de leurs pana-
ches verts, après avoir fait l'homme le
spectateur et le roi de l'Univers, Dieu,
pour mettre le comble à son bonheur,
pour son dernier ouvrage, fit la beauté,
la femme qu'il donna à l'homme pour
lui servir de compagne. On sent qu'à
ce chef-d'œuvre il dut s'arrêter.

En effet, Mesdames, que pouvait faire
de plus la puissance divine !

Cependant Dieu voulut que l'homme lui fût soumis ; il avait placé dans le Paradis Terrestre un arbre, appelé l'arbre de la science du bien et du mal, il lui défendit, ainsi qu'à Eve, de manger de son fruit, mais Eve, tentée par le serpent, désobéit à Dieu, mangea de ce fruit et en présente à Adam, qui par complaisance pour sa femme, en mangea de même et tous deux, s'étant rendus coupables, devinrent malheureux, eux qui, sans ce péché, devaient vivre exempts de tous maux, de toutes maladies, de toutes peines, de tous remords et vivre toujours dans une jeunesse perpétuelle.

L'homme était alors bien différent de ce que nous sommes aujourd'hui, avant qu'il eût péché et qu'il fût déchu de sa grandeur, il était doué d'une intelligence presque divine, il connaissait Dieu intuitivement, il pouvait s'entretenir avec lui comme un serviteur avec son maître.

Les peines, les chagrins, les douleurs et la mort ne se présentaient à son esprit que comme l'idée du néant. Toujours content, toujours heureux, voilà donc ta destinée, ô père du genre humain ! Mais non, il méconnaît son bonheur, il veut l'augmenter, il le perd entièrement et sa chute entraîne avec elle toute sa postérité.

Dieu le chasse du Paradis Terrestre

et y place un ange avec une épée flamboyante pour en défendre l'entrée ; il perd dès ce moment sa haute intelligence et toutes ses belles prérogatives, il est condamné à gagner son pain à la sueur de son front, il est sujet à la concupiscence, s'est-à-dire enclin au mal, ne pratiquant la vertu qu'en se faisant une continuelle violence. Sa situation était des plus pénibles, il ne pouvait plus s'entretenir qu'avec son épouse, pour pleurer ensemble leur commun malheur ; s'il jetait encore un regard en arrière, ce n'était que pour se rappeler sa faute, et alors il entreprit une pénitence qui dura autant que sa vie.

O père des hommes, ta beauté va s'effacer, ton cœur va sentir un vide immense, éprouver des désirs insatiables qui ne pourront jamais être remplis ! Tu vieilliras, les fleurs qui te couvraient vont se flétrir et tu mourras !

Depuis ce temps tous les maux, comme un orage impétueux, ont fondu sur sa tête, il a méconnu son créateur, il lui a désobéi, il s'est livré au crime et à l'idolâtrie et sa vie est devenue plus affreuse que la mort.

Déjà il ne possède plus qu'un débile embryon de cette sublime intelligence dont il jouissait, sa vie n'est plus qu'un triste songe et sa mort le soir d'un jour de tempête.

FIN.